

## LE NEUTRALISME

# CUBAIN

### EST-IL POSSIBLE ?

**T**out le neutralisme politique exige — sans doute — l'existence d'une conjoncture déterminée et favorable, d'où son caractère historique. Par suite, si la discussion théorique ou éthique concernant le neutralisme en tant que position politique ou attitude est possible, d'une manière abstraite, par contre toute considération, qui considérant un pays donné à un moment déterminé, ferait abstraction précisément des considérations de temps et lieu, serait naïve.

La possibilité du neutralisme cubain, doit donc se poser en ces termes : une ligne politique internationale neutraliste a-t-elle été possible au moment où la révolution a pris le pouvoir ? Lors de la loi de réforme agraire ? Quand on a procédé à des nationalisations ? Au moment de l'invasion manquée ? Après ? Avant ? Maintenant ?

\*

**L**es points d'interrogation pourraient s'additionner et se multiplier, être posés et se résoudre par l'élaboration de thèses et de théories diverses qui s'efforceraient d'expliquer et de justifier. Et derrière chaque argument un grand nombre de raisons historiques, sociologiques, économiques, politiques, psychologiques, etc.

Parmi ces multiples aspects prenons-en deux (qui au fond en constituent un seul) : l'expérience latino-américaine et la dynamique de la révolution cubaine. Sur l'un et l'autre plan apparaissent des raisons pour justifier une réponse. De l'expérience latino-américaine prenons également et seulement un « fait divers » : la révolution guatémaltèque commencée en octobre 1944 mise en échec en juin 1954. On pourrait objecter : pourquoi la

révolution guatémaltèque et non la révolution mexicaine ou bolivienne, toutes deux de ce siècle, toutes deux profondes et encore en mouvement ?



D'abord parce que la révolution guatémaltèque (et son échec) est plus proche de Cuba, dans le temps, la géographie, l'économie, et parce que certains révolutionnaires cubains (Ernesto « che » Guevara) y ont participé les derniers temps. D'autre part comme on le verra, la ressemblance est vraiment spectaculaire. Enfin, tandis qu'aujourd'hui le caractère et le contenu des révolutions mexicaine et bolivienne sont controversées, la révolution guatémaltèque est un fait acquis, historique et d'une surprenante netteté.

Jetons donc un coup d'oeil sur le Guatemala de 1944 à la veille de la Révolution, à travers certains concepts de Guillermo Toriello, dernier ministre de Affaires étrangères du régime révolutionnaire.

« Le recensement agricole de 1950 a mis en relief le problème si difficile à résoudre, celui de la terre : 70,5 % de la terre appartenait à 22 % de propriétaires. Parmi ceux-ci une seule société, l'United Fruit Company, possédait 6 % du total, le double des terres cultivées par 161.501 agriculteurs (petits propriétaires) (47,33 %) et représentant 3,46 % des terres. »

*Mais ceci n'est pas tout :*

« Dans le domaine économique, les sociétés possédaient les éléments stratégiques de la vie nationale : ports, chemins de fer, communications télégraphiques et téléphoniques nationales et internationales, phares côtiers, transports maritimes, énergie électrique... »

*Il n'est pas nécessaire de préciser que chacune de ces concessions ont été obtenues avec la complicité de l'une ou de l'autre dictature, par la corruption et la concussion. Mais si tout ceci est tragique, peut-être qu'un détail amusant introduirait-il une nuance caricaturale :*

« Une filiale de la United Fruit Company, la Tropicale Radio et Télégraphes, avait le monopole des services radio-téléphoniques internationaux. Après 20 heures, tout le Guatemala, et même le gouvernement, étaient privés de communications téléphoniques internationales parce que la société américaine avait décidé ainsi. »

\*

**L**a révolution se fit donc. Des centaines de milliers d'indiens et de métis, de parias et d'analphabètes, exploités sans interruption, génération après génération, depuis la conquête, décidèrent de devenir des hommes. Leur seul objectif, bien modeste, était d'installer un Etat capitaliste moderne. Seule, une répartition des terres improductives et un freinage de l'action des grands monopoles, permettraient de réaliser le développement économique et d'instaurer la justice sociale. On a donc maintenu la structure de l'Etat libéral bourgeois : organisation tripartite des pouvoirs, parlement, pluralité des partis politiques, armée classique.

Au début de 1952 on procéda à la réforme agraire, on promulga une loi en vertu de laquelle le gouvernement expropriait la United

*Fruit Company des 219.159 acres de terres non cultivées en lui versant une somme de 627.159 dollars représentés par des bons du trésor et en 1954 il expropriait la même société de 173.790 acres de terres non cultivées, conformément à la loi et en versant plus de 500.000 dollars en bons du trésor.*

*Cette année 1952 devait être tragique pour le Guatemala : la loi de réforme agraire est promulguée, mais aux Etats-Unis les républicains triomphent et Foster Dulles devient secrétaire d'Etat. Aussitôt, le Guatemala est accusé d'être la « tête du pont du communisme international », les pressions diplomatiques commencent (ou plutôt continuent) à s'exercer pour exclure le Guatemala de l'O. E. A. (Organisation des Etats Américains).*

*A cette époque le parti communiste guatémaltèque a un peu moins de 1.000 adhérents sur 500.000 électeurs, et 4 députés sur 56. Le parti du gouvernement a la majorité absolue. Mais peut-être existe-t-il un troisième fait nuisible : le cynique secrétaire d'Etat ajoute à son anticommunisme prononcé une bonne dose d'intérêt personnel : en travaillant dans la firme d'avocats Sullivan & Cronwell de New York, il dirigea des longues années les tractations de la United Fruit Company avec les gouvernements centro-américains...*

\*

**A**u Guatemala on a connaissance, dès 1953, des préparatifs d'invasion (qui les ignore en Amérique Latine puisque les mercenaires détiennent des aéroports, organisent des défilés, reçoivent des instructions, de l'argent, et des armes de la CIA, en territoire d'Honduras, près de la frontière ?), et il achète des armes aux Anglais et aux Suisses. Foster Dulles dira que les armes sont soviétiques et qu'elles mettent en danger la sécurité des Etats-Unis (Sic).

En juin 1954 la pression diplomatique atteint son paroxysme, l'invasion préparée et financée par la C.I.A. commence. C'est alors que — miracles de ces terres et ces peuples — après dix jours de combat, les mercenaires s'en vont et se réfugient en Honduras. Cependant — destin ou ironie — un coup d'Etat de l'intérieur classique, comme tant d'autres, met fin à la révolution. La réforme agraire et les

*nationalisations sont réduites à néant. Et le communisme... ?*

\*

**U**n conte, une histoire et une fable finissent toujours ainsi, mon ami : le requin dévore la sardine croyant au droit. Mais les fables ont pour les pauvres le charme de la morale. La morale est à la fois une consolation et une épée... Les cubains — ni poltrons ni paresseux — ont donc tiré leur moralité (consolation ou épée ?) : ou bien la révolution s'approfondit et s'enracine, ou bien la révolution échoue (d'un seul coup en s'estompant peu à peu).

*Par l'intermédiaire de la fable et de la morale, la douloureuse expérience guatémaltèque s'est intégrée dans la dynamique de la révolution qui influencée, à la fois, par les Etats-Unis à l'extérieur, par la situation objective et la pression populaire à l'intérieur, et par les expériences auxquelles nous avons fait allusion, a acquis des lois d'évolution propres, plus ou moins rigides.*

*Et ceci est une chose connue : A chaque coup de l'impérialisme, la révolution ne pouvait pas*

*répondre par une fuite, peut-être parce que la fuite n'était pas envisagée dans le choix rigide qui est proposé : combat ou mort (et non pas combat ou fuite). Et chaque jour le révolutionnaire, dans sa réponse au dilemme sans espoir, a choisi le chemin sans retour : à chaque injure une réalisation révolutionnaire, à chaque coup, un pas en avant, à chaque chantage un défi.*

*La dialectique révolutionnaire devenait chaque jour plus inflexible : si en 1959 adopter le neutralisme positif représentait une provocation, en 1960 et 1961, c'était déjà un pas en arrière.*

*Si le cri du Guatemala indiquait le chemin d'un approfondissement de la révolution sans autres considérations, la dynamique de la révolution elle même — imposée, comme nous l'avons souligné, par les Etats-Unis — ne permettait aucun compromis. Le neutralisme ne dépendait pas, ne dépend pas de Cuba, mais des Etats-Unis. Mais les monopoles avaient dit « Meurs ! » et les Cubains avaient dit « Vis ! ».*

*Et c'est alors que le neutralisme a disparu...*

**Delich**



**Sorbonne action**

N° 2 – 3

Janvier – Février 1963

Page 5